

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 six mois 14
 un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 Novembre 1867

BULLETIN.

Le télégraphe nous rendant compte, samedi, de l'exécution des trois féniens à Manchester, ajoutait avec son laconisme parfois si ironiquement sinistre : « Aucun désordre ne s'est produit. » Des lettres de Londres nous édifient complètement aujourd'hui sur la façon dont s'est accompli un événement qui avait ému l'Angleterre tout entière, étonnée de voir se dresser chez elle, après tant d'années, l'échafaud politique.

Dès le matin, les rues étaient barricadées et les barricades étaient gardées par de forts détachements de police. 2,000 constables spéciaux avaient prêté le serment, et ils faisaient le service dans la ville. Ils étaient armés de coutelas. 5,000 hommes de troupes avec du canon étaient en réserve. On comprend sans peine qu'aucune démonstration n'ait eu lieu... Néanmoins, et malgré les précautions prises dans toutes les grandes villes d'Angleterre, on redoute de graves événements.

Dans la journée de dimanche, une procession funèbre a eu lieu à Londres, dans Hyde Park, en l'honneur des féniens exécutés. Environ 3,000 personnes ont pris part à cette manifestation. M. Feilan a prononcé une oraison funèbre. Le soir un meeting a eu lieu à Clerkenwell-Green. Il était peu nombreux.

Le même jour, à Manchester, une procession de 1,500 féniens des deux sexes, a parcouru les rues de la grande métropole industrielle. En passant devant les maisons d'Allen et Larkin, les féniens mettaient chapeau bas. La police n'est pas intervenue dans ces diverses manifestations.

Il n'en a pas été de même à Belfast où des désordres se sont produits à propos de la cherté du pain. Les vitres de quelques maisons ont été brisées et des boutiques de boulangers ont été pillées. La

police a fait feu sur les émeutiers. On a tiré d'autre part sur deux policemen.

Les bureaux du Sénat ont admis une demande d'interpellation ainsi conçue :

« Les sénateurs soussignés offrent l'hommage de leur reconnaissance à l'Empereur qui, en préservant Rome sauvée par la valeur de nos troupes et celles du Saint-Siège, a su faire respecter l'honneur national.

« Ils demandent à interpellier le gouvernement sur les conséquences que doivent produire les derniers événements accomplis dans les Etats romains pour garantir la souveraineté temporelle du chef de l'Eglise contre les prétentions qui s'affirment au grand jour et la menacent ouvertement. »

Cette demande est signée :

Baron Ch. Dupin; cardinal Mathieu; Ferdinand, cardinal Donnet; baron de Vincent; Henry, cardinal de Bonnechose; amiral L. Charner; comte de Bourqueuey; baron de Ladoucette; général vicomte de La Hitte; comte Mimerel de Roubaix; Dariste; Darboy, archevêque de Paris; vicomte de la Guéronnière; Lalit; Le Verrier.

Nous n'avons guère de nouvelles de la conférence. La Gazette de la Croix affirme seulement que le gouvernement français a proposé de choisir Munich pour lieu de réunion de la conférence. L'Empereur Napoléon, ajoute-t-elle, aurait donné au Saint-Siège des garanties très-étendues.

Voici un petit fait qui nous édifie sur la valeur des plébiscites qui ont eu lieu récemment dans les Etats-Pontificaux et dont les journaux garibaldiens ont parlé avec tant de fracas :

A Villettri, on avait réuni avec force promesses alléchantes, huit à neuf cents paysans pour les faire voter. Après le scrutin, on trouva quatre mille oui en faveur de Victor-Emmanuel !

Quatre mille bulletins sur neuf cents votants ! Décidément si la bonne foi était bannie du reste de la terre on ne la retrouverait pas en Italie.

Un ukase du czar prescrit une levée de recrues pour compléter l'effectif de l'armée et de la flotte. Cette levée sera de quatre pour mille.

J. REBOUX.

SITUATION INTÉRIEURE DU PAYS.

Sous ce titre, nous trouvons à la 1^{re} page de l'Exposé de la situation de l'Empire un chapitre qui intéresse tout particulièrement nos lecteurs :

« Depuis le dernier Exposé, rien n'est venu modifier la situation favorable que présente l'ensemble du pays au point de vue de la tranquillité publique. Le maintien du bon ordre a été facilement assuré, bien que le malais soit l'industrie et le commerce ont eu à souffrir dans plusieurs centres industriels, joint au renchérissement du blé, ait rendu difficiles sur certains points les conditions d'existence de la population ouvrière. Sans porter atteinte au principe de la liberté du travail, l'Administration saura associer ses efforts à ceux de la charité privée pour alléger ces souffrances.

« Un seul incident a troublé le calme général du pays : des événements profondément regrettables se sont produits à Roubaix, en mars dernier, à l'occasion d'un changement dans le mode de travail. Le désordre a été promptement réprimé, et, en même temps que la justice faisait son œuvre à l'égard des coupables, le gouvernement se déclarait fermement résolu à ne pas laisser la grève dégénérer en oppression contre les ouvriers désireux de continuer à travailler, ni en attentat contre la propriété privée. Depuis en présence de la bonne attitude des ouvriers, l'Empereur, visitant Roubaix, a, sur la demande des patrons, marqué son passage par des mesures de clémence en faveur des ouvriers condamnés. »

L'EXECUTION DE MANCHESTER.

Vendredi matin, les derniers ordres étaient arrivés pour l'exécution de Larkin, Gould et Allen.

Il ne restait plus qu'à prendre les précautions nécessaires au maintien de l'ordre.

Une foule nombreuse se pressait devant

l'hôtel de ville. Les aspirants au titre de constables spéciaux étaient presque tous des forgerons, des meuniers, des ouvriers exercés au travail le plus rude. Leur haute taille, leurs larges épaules, leurs bras fortifiés par un exercice continu, l'air de résolution qui animait leurs figures, annonçaient que l'émeute trouverait en eux de rudes adversaires.

Que faut-il attendre des Irlandais ? Vont-ils essayer de délivrer les condamnés ? Oseront-ils engager une lutte désespérée ? Se contenteront-ils d'une vengeance ? Quelle vengeance ?

Déjà on a découvert une tentative d'incendie dans un magasin de Salford. On a éteint le feu assez promptement ; mais l'incendie menace partout.

Les maisons de commerce ont divisé leurs employés en brigades qui se relayent, et la surveillance s'exerce nuit et jour.

La prison est un vaste et sombre bâtiment de briques, entouré d'un mur de 40 pieds de haut.

A la hauteur de ce mur, du côté de l'est on a construit l'échafaud. La hideuse charpente s'appuie au mur qu'elle dépasse d'environ 5 pieds. Les solides barrières laissent un espace libre d'environ 300 yards sur 200 du côté nord de la prison. Dans cet espace la troupe est rangée en bataille, des pièces de canon toutes chargées sont prêtes à foudroyer l'émeute.

Des bandes d'Irlandais rôdent le long des barrières et jettent sur les soldats qui gardent l'échafaud des regards pleins de désespoir et de haine.

De cinq à dix heures du soir, la foule augmente. Les menaces s'exhalent ; les têtes s'échauffent.

Au milieu des groupes d'Irlandais exaltés, furieux, passent des bandes de féniens, muets, mais d'apparence ferme et résolue ; pas un symptôme d'insurrection prochaine ; cependant on est inquiet.

On a disposé à 300 mètres de l'échafaud des brigades de constables. On craint que les féniens ne veulent tuer les condamnés à coups de carabine.

La surveillance des constables rendra impossible le succès de ce complot.

Un deuxième exécuteur, Smith, de Dudley, est venu pour assister Calcraft.

Un brouillard épais couvre la ville. Les trois condamnés apprennent que le moment fatal s'approche ; Gould reste ferme. Il a écouté avec faveur les dernières exhortations du prêtre. Il a prié avec lui. Les trois condamnés marchent à l'échafaud. Les gardiens soutiennent Allen et Larkin ; Gould marche d'un pas ferme,

sans exaltation, sans forfanterie, en homme résigné à son sort.

Arrivé à l'échafaud, Larquin s'évanouit. On le porte jusqu'à la plate-forme. Calcraft et Smith accomplissent leur lugubre besogne.

La foule se retire peu à peu ; à deux heures après-midi, Manchester est tranquille ; mais on signale de nombreux rassemblements du côté de Salford. On remarque des figures suspectes parmi les groupes.

Pendant la nuit, une émeute a failli éclater à Birmingham. 300 Irlandais, armés de bâtons, de pierres, de couteaux, de haches, de marteaux, ont parcouru la ville. Les agents de police, le sabre à la main, les ont suivies partout, prêts à réprimer la moindre tentative de désordre.

(Pays). A. LOMON.

On écrit de Rome, le 19, à l'Unità Cattolica :

« Le matériel débarqué à Civita Vecchia est si considérable, qu'il peut suffire à quatre divisions. On poursuit les travaux de fortification de Rome. On dit que des redoutes seront construites sur le Monte Marin. Il est aussi question d'établir un camp français du côté de la Storta.

« Hier au soir encore, un punch a été offert, au Casino militaire, par les officiers pontificaux aux officiers français. Un 3^e bataillon de zouaves est en formation et les compagnies sont augmentées. Quand il sera complet (il l'est peut-être déjà), ce corps comptera 24 compagnies de 150 hommes chacune.

« La brave légion d'Antibes reçoit aussi des renforts considérables. Elle sera, dit-on, doublée.

« On parle encore de la formation d'un corps de cavalerie qui s'appellerait les guides. Bref, on donne un développement considérable à l'armée pontificale. Pour quel motif ? On ne tardera pas à le connaître. »

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 24 novembre.

Les numéros du Moniteur d'hier et d'aujourd'hui contiennent la matière de plusieurs volumes dont certaines parties présentent le plus puissant intérêt. Le Livre jaune contient tous les documents concernant la politique extérieure que le gouvernement juge utile de communiquer au public ; il est l'histoire de notre diplomatie depuis la dernière communication ana-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 27 NOVEMBRE 1867.

— 8 —

LA CHASSE AU RUBAN

CHAPITRE V.

UN ATTACHÉ TROP ATTACHÉ.

(Suite — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 24 novembre).

Georges, immobile derrière les rideaux entr'ouverts, admirait des grâces ingénues et d'autant plus naturelles qu'elles se croyaient moins observées. Ce beau bras, qui se tendait sous le poids de l'arrosoir, livrait à ses yeux ravis la blancheur de ses charmes ; cette tête inclinée sur ces fleurs chéries, lui dévoilait l'admirable richesse d'une brune et soyeuse chevelure.

Depuis longtemps elle était partie qu'il la voyait encore ; toutes les journées se passaient à attendre l'heure qui lui rendait sa chère vision ; mais quand par ha-

sard elle s'écoulait sans la lui montrer, une inquiétude fébrile s'emparait du malade, son esprit agité forgeait mille suppositions : tantôt elle était souffrante, puis elle était partie pour toujours, il ne la reverrait plus.

« Dubois, disait-il alors, qu'est-elle devenue ? Quel destin fatal m'a ravi sa présence nécessaire ? Elle était entrée dans ma vie ; si je ne dois plus la revoir, le vide qu'elle y laisse ne se comblera plus. Il me semble qu'un nuage épais vient d'obscurcir le ciel, ou bien ce sont mes yeux qui, loin d'elle, ont perdu leur rayon. »

Et quand un voile de noires pensées enveloppait déjà ce cœur impressionnable, soudain, comme une étoile illuminant la nuit, l'amante des fleurs, comme il l'appelait, apparaissait à ses yeux éblouis.

Mais, contrairement à l'espoir de Dubois, ce voisinage, loin d'activer la complète guérison de son maître, la retardait, grâce aux préoccupations constantes qu'il lui causait, et à la fièvre d'agitation qui brûlait son sang.

Voulant donc couper court à toutes ces hypothèses, et tâcher de lui rendre un calme nécessaire, il résolut d'aller adroitement, et sans lui en rien dire d'abord, aux informations, se réservant, dans sa prudence, le droit de parler ou de se taire, selon ce qu'il apprendrait.

Or Dubois avait, jusque-là, tenu la dragée haute à la domesticité des alentours ; Monbrun, du reste, vis-à-vis des autres domestiques, le traitait plus en ami qu'en serviteur. position mixte qui rappelait assez bien la charge des anciens intendants.

Il s'agissait d'obtenir des renseignements précis et véridiques sur la jeune voisine : il ne voyait pour cela d'autre moyen que celui de s'adresser au concierge de la maison d'en face, et, d'après ses rapports, il serait peut-être possible de trouver une source plus pure où l'on pourrait puiser de nouveaux et plus sûrs renseignements. Pour faire parler le Cerbère d'en face, il faudrait faire sans doute quelques concessions, ce qui coûtait beaucoup à la dignité du vieux majordome ; mais il y allait de la santé de son maître, toute autre considération pâlisait devant celle-là.

A partir de ce moment, chaque fois qu'il rencontrait Chopard, (c'était le nom du concierge), un sourire aimable remplaçait sa roideur d'autrefois ; quelques prises de tabac offertes à propos achevaient une conquête facile : le brave Chopard se laissait bien vite prendre à ce miel inusité, et quelques jours après, les deux nouveaux amis, assis à une petite table de marchand de vin du coin, devisaient, inter vinum et pocula.

Dubois, désireux d'en finir, avait franchi le rubicon.

A peine entré dans ce temple populaire de Bacchus, tout nouveau pour lui, il avait déjà des fourmis dans les jambes ; Chopard, au contraire, un des plus solides soutiens de la boutique, renversé sur le dossier de sa chaise, savourait à petites lampées l'affreux liquide qu'une connaissance chaque jour renouvelée lui rendait plus cher.

C'était été, pour un peintre de genre, une précieuse étude : le soleil qui tombait d'en haut sur la tête chaudement colorée de Chopard, à quelques années près contemporain du vieux Dubois, en faisait ressortir les lignes accentuées : le nez surtout était magnifique et servait d'enseigne à son péché mignon ; le peintre, pour le bien rendre, eût abusé du vermillon.

Chopard, pour excuser aux yeux de sa sévère moitié cette rougeur accusatrice, la rejetait, suivant les saisons, tantôt sur la chaleur et tantôt sur le froid.

Nonchalamment renversé sur sa chaise, il élevait son verre plein, au travers duquel il regardait se jouer un rayon de soleil. Le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres épaisses, sa pose, ses gestes, tout indiquait chez lui le plaisir du moment ; il suffisait de regarder Dubois pour se convaincre, au contraire, qu'il se trouvait là dépaycé.

Ses lèvres avaient à peine effleuré la douteuse boisson ; la force de l'habitude

lui avait fait ôter sa casquette, qu'il avait posée sur la table, près de lui, malgré les pressantes sollicitations de Chopard, qui lui avait dit et lui montrait qu'ou il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

Ses beaux cheveux blancs éclairaient sa tête placée dans l'ombre, et son regard inquiet se portait à chaque instant vers la rue.

Chopard avait commencé une interminable dissertation sur les qualités respectives du vin rouge et du vin blanc. Vainement Dubois avait essayé de l'interrompre et de l'amener sur le sujet, cause pour lui de cet anachronisme de situation : il lui allut bon gré, mal gré, apprendre comme quoi le vin blanc est souverain pour chasser les brouillards du matin, pour tuer le ver, selon l'expression locale dont se servit l'orateur, mais qu'en revanche, s'il est indispensable avec les huîtres, et stormachique après la soupe (c'est toujours Chopard qui parle), rien ne saurait remplacer un verre de rouge pour redonner les veulours au gosier que picote un morceau de maroilles.

Et Chopard, avançant le contenu de son verre, fit, comme péroraison, claquer sa langue sur son palais.

Dubois aussitôt profita de ce moment de silence, si longtemps attendu, pour demander à l'heureux buveur si les affaires allaient bien, et s'il était content de ses clients.